



COMMENT TRANSMETTRE LA FOI AUJOURD'HUI AU SERVICE DE LA PAIX ?

Rabbini David MOYAL

(Aix en Provence)

Dans la pensée hébraïque, la restauration de la paix est une prérogative divine. Tout le reste a été confié à l'homme, devenu le collaborateur de DIEU dans la poursuite de la création. L'Eternel a confié à l'homme la mission de perfectionner ce monde et de veiller sur sa pérennité. L'homme a été créé structurellement violent. Cette violence, commune à toute la création, comporte une face négative et une face positive. Il appartient à l'homme de canaliser sa violence structurelle vers un but noble. A cette fin, l'éducation juive poursuit un seul but, à savoir développer dans l'individu les qualités et les habitudes qui lui permettent de sublimer ses tendances agressives. Toute cette éducation est sous-tendue par l'enseignement des devoirs envers nos semblables.

Par un effet de sa bonté infinie, DIEU nous a présenté, dans sa sainte Loi, l'ensemble de nos devoirs envers nos semblables sous la forme concise et énergique d'une maxime à laquelle nous pouvons sans cesse recourir, comme à un point de repère, au milieu du dédale des cas infinis qui se rencontrent dans l'application. Quand il s'agit des intérêts du prochain, le subterfuge s'offre si facilement à la mauvaise foi, et le sophisme peut si aisément réussir à égarer le bon sens ! Mais l'Eternel nous a donné un précepte clair, précis et inévitable, qui ne nous permet aucune hésitation, aucun détour, qui nous renvoie constamment au conseil de la conscience. " Aime ton prochain comme toi-même " (Lévitique 19,18) Voilà le fondement, le résumé de nos devoirs envers les hommes. Tous les enfants d'Israël sont élevés sur ce principe. Que ce soit dans le cadre de la famille ou dans le cadre scolaire, ce principe revient comme un leitmotiv. Sa source d'où il découle se situe dans la Genèse (5, 1) " Il créa l'homme à Sa ressemblance ". Respecter notre prochain parce que le Créateur l'a formé à Son image, tel est notre premier devoir envers lui. C'est ce devoir que nous inculquons à nos enfants depuis leur tendre enfance. La prise de conscience de la valeur humaine est une des composantes de la paix. Deux fois par jour, matin et soir, nous proclamons dans nos services religieux que l'amour que nous devons à l'Eternel passe d'abord par l'amour que nous devons aux hommes quelles que soient leur origine, leur race et leur religion.

Contentons-nous de citer quelques paroles de notre Tradition orale : " Ne méprisons personne, car il n'est point d'homme qui ne soit utile dans quelque occasion " (Pirké Aboth, 4,3). " Accueillons chacun avec amabilité " (Aboth 1,15). " Que l'honneur de notre semblable nous soit aussi précieux que le nôtre " (Aboth 2, 15). " Gardons-nous surtout de jamais le faire rougir en public ! Ce serait nous ravir notre part à la béatitude éternelle, eussions-nous d'ailleurs acquis un grand nombre de bonnes œuvres " (Talmud Baba Métsia 59.a).

Ce respect pour l'homme suffit pour nous inspirer l'amour que nous nous devons les uns aux autres ; car la Loi, en nous commandant d'aimer notre prochain, ne veut certes pas nous ordonner de rechercher son commerce, quoique nous le trouvions fastidieux, de le mettre dans notre confiance sans nous assurer de sa discrétion, ou de lui accorder un crédit qu'aucune garantie de sa part ne justifie ; elle veut seulement que nous nous abstenions de lui faire le moindre mal, et que nous nous efforcions de lui faire tout le bien possible.

Notre premier soin doit être de ne pas nuire à notre semblable. Renonçons à faire le bien quand, pour y réussir, il faut nous souiller du moindre mal. Si la méchanceté cessait d'affliger l'humanité, la bienfaisance aurait peu de larmes à sécher. Considérons, d'un autre côté, que notre conscience nous répond toujours avec précision quand nous l'interrogeons avant d'agir méchamment, tandis que nous sommes incertains si le bien que nous croyons faire est réellement un bien. Gardons-nous de nous rendre coupables d'une mauvaise action, cela est toujours en notre pouvoir ; mais nous ne saurions ni tous, ni

toujours, accomplir des bonnes œuvres. C'est précisément à propos d'un acte qu'il réprovoque que la Tôrah parle de l'amour du prochain (Lévitique 19,18) : " Tu ne te vengeras pas, ni ne nourriras de ressentiment ; tu aimeras ton prochain comme toi-même ". C'est par la négative que Hillel (Chabbath 31,a) explique ce dernier commandement : " Ce qui t'affligerait toi-même, ne le fais pas à autrui " dit-il. Le Psalmiste, enfin, ne voulant laisser aucune ombre de doute sur cet important principe de morale dit avec une clarté et une précision parfaites : " Evite le mal, et puis fais le bien, recherche la paix et poursuis-la ".

La perversité de notre semblable doit exciter notre compassion plus que notre haine : elle est le plus grand malheur dont il puisse être affligé.

Si le méchant lui-même a droit à notre charité, que nous serions coupables de traiter avec les rigueurs de l'intolérance des hommes irréprochables, parce qu'ils ne partagent pas nos convictions, religieuse, politique, culturelle, etc. !

LA NOTION DE LA PAIX DANS LE JUDAÏSME

La paix est souvent associée à la guerre. Les peuples se combattent et finissent par faire la paix. Cette acception de la paix n'est pas celle du Judaïsme, car la guerre elle-même n'est qu'une dérive de la morale et de l'éthique. La paix dans le Judaïsme est conçue comme un état, une structure mentale inhérente à une éducation. Celle-ci a pour objectif de conduire l'homme à l'unité de son être. Ce n'est que lorsque l'homme est intérieurement disloqué avec une personnalité en miettes qu'il tend vers la prédation, la haine des autres et la destruction de son environnement.

Le mot " Paix " se dit en hébreu " Chalom " qui est aussi un attribut de DIEU. Faut-il comprendre par là que la paix ne relève pas du pouvoir de l'homme, mais de Dieu ? En effet, dans toutes nos prières nous disons : " que celui qui établit la paix dans le cosmos rétablisse aussi la paix sur nous ". Cependant, cela ne veut pas dire que l'homme ne doit faire aucun effort pour parvenir à la paix. Le credo du Judaïsme est de marcher dans la voie de DIEU. La Tôrah nous dit : " Vous serez saints car je suis saint ". Le Juif a donc le devoir de tendre vers l'unité de son être parce que Dieu est Un, unique et indivisible. C'est ainsi que le peuple juif a été appelé " Choulamith " par la Tradition orale, mot qui dérive de " chalom " conformément à l'enseignement du prophète Isaïe : " Celui qui a le cœur ferme, Tu le preserves ; à lui la paix, la paix, car il se confie en toi ... fonde la paix parmi nous, Eternel, puisque aussi bien tous les fruits de notre action sont ton œuvre " (Is. 26).

Dans la famille juive, la notion de la paix est une conséquence normale de l'éducation. Celle-ci est fondée sur la transmission des valeurs qui permettent à une société d'évoluer dans la concorde et la paix. Ces valeurs sont d'ordre universel, tout le monde parle de charité, de justice, de liberté, de l'amour de son prochain, et pourtant on n'y parvient pas la plupart du temps. C'est pourquoi le Judaïsme a instauré un système qui permet au juif de parvenir à toutes ces valeurs par la formation de son être interne. Ce système est essentiellement focalisé sur le développement de la volonté. Toute éducation qui se réduit à une simple verbalisation ne parviendra pas à implanter dans l'être, la volonté. Toute l'éducation juive gravite autour de ce mot : paix.

Le problème de la volonté est un problème central qui marque l'évolution et les crises des diverses civilisations humaines. Il est au centre de la crise actuelle de notre civilisation.

Il y a eu toujours deux théories quant à la transmission de l'enseignement de la paix. La philosophie rationnelle et spiritualiste d'un côté, la philosophie instinctive et impulsive de l'autre. Ces deux philosophies n'ont pas réussi à éradiquer la haine, la guerre, et les heurts entre sociétés. Il existe un troisième courant encore bien méconnu, celui de la tradition et de la philosophie hébraïques, des Prophètes de la Bible et des Sages du Talmud qui sont dominés par l'idée de l'Unité et qui fusionnent en une unité intégrale l'instinct et l'altruisme social, le sentiment et l'intelligence, l'élan affectif et la maîtrise de soi, l'amour et la compréhension, l'esprit et le corps.

Pour illustrer une telle philosophie, citons ici un célèbre passage du Talmud relatant une discussion entre l'Empereur Antonin le Pieux et Rabbi Yéhoua Hanassi, sur les rapports de l'âme et du corps : " A qui des deux est la souillure ? Le corps et l'âme se libèrent l'un sur l'autre du jugement. Comment cela ? Le corps dit : " c'est l'âme qui est fautive, car du jour où elle s'est séparée de moi, me voici couché comme

une pierre muette dans le tombeau. Mais l'âme dit : c'est le corps qui est fautif, car du jour où je me suis séparée de lui, me voici qui vole. "

Le Rabbi ajouta : " Je vais te donner un exemple pour te montrer à quoi cela ressemble. Un roi de chair et de sang avait un jardin dans lequel il cultivait des primeurs de choix ; il y plaça deux gardiens pour les surveiller, l'un paralysé, l'autre aveugle. Le paralytique dit à l'aveugle : " Ces primeurs que je vois dans le jardin, viens, fais-moi monter sur toi et nous les couperons et les ramasserons pour manger. " Le paralytique monta alors sur le dos de l'aveugle et ils prirent et emportèrent les primeurs pour les manger. Mais le propriétaire du jardin revint et leur dit : " Où sont donc les belles primeurs ? " Le paralytique répondit : " Ai-je des pieds pour pouvoir aller vers ces primeurs ? " L'aveugle a dit : " Ai-je des yeux pour les voir ? " Que fit le roi ? Il fit monter le paralytique sur le dos de l'aveugle et les jugea tous deux comme un seul. Ainsi le Saint, Béni soit-il, fait venir l'âme et la jette dans le corps et les juge l'un et l'autre comme un seul ".

Que peut-on retenir de cette parabole ? L'âme, symbole de la pensée, de la réflexion, du sentiment, de la conception, ne peut pas à elle seule transformer un être humain. Pour arriver au point de rendre parfait un être humain, structurellement imparfait, il est indispensable d'associer à l'âme un corps, qui, lui, symbolise l'action. C'est pourquoi toute la transmission de la foi au service de la paix doit obligatoirement passer par ces deux composantes, la pensée et l'action. Cette union de la pensée et de l'action est appelée dans le Judaïsme une " Mitsva ".

Malgré tout, notre époque semble revenir à l'idée de l'unité de l'âme et du corps, mais il s'en faut de beaucoup que cette idée soit encore réalisée de façon satisfaisante. Les efforts d'unité visent en effet le plus souvent à donner le pas à un des deux facteurs à qui l'autre doit être soumis. C'est ainsi qu'on oscille de la conception somato-psychique à la conception psychosomatique. Quand on se penche sur le spectacle que nous offre la société actuelle, on constate que l'aboulie est générale. Tout un chacun est immanquablement attiré par ce qui procure le plus de plaisir. Pour parvenir à un être pénétré de l'idée de la paix, il est nécessaire de le " construire " sur le fondement de l'unité par le développement de la volonté. Il est facile de haïr, mais pour éradiquer cette facilité, il est indispensable de construire des êtres capables de se dire " non " à eux-mêmes, et c'est là l'objectif de la " mitsva ".